

## ACQUISITION DE L'AUTONOMIE

Le docteur Soulairac a montré que l'acte d'un animal différerait de l'acte humain par l'impossibilité dans laquelle se trouve l'animal d'intégrer la notion de valeur symbolique d'un acte. Nous serions donc à ce moment tout à fait fixés sur la caractéristique des actes humains. Mais il nous dit aussi très justement que « l'utilisation du processus symbolique dans l'acte humain se développe et s'acquiert assez progressivement au cours de la maturation de l'individu ...que c'est vers la sixième ou septième année qu'on peut voir apparaître la possibilité de l'utilisation du symbole qui marque l'apparition de l'activité spécifiquement humaine ». Pour ma part, je retiens surtout ce mot du docteur Soulairac « l'utilisation » du processus, symbolique car elle est la base de reconnaissance d'un être humain. Mais bien avant de se connaître lui-même comme un être humain, le petit d'homme agit et réagit en être humain, bien qu'il puisse ignorer consciemment qu'il soit tel, et ignorer de la sorte la liberté qu'il a de l'utilisation des processus symboliques.

Il semble que la fonction symbolique accompagne toujours tous les processus vitaux humains et qu'ainsi, par delà nos actes en tant que matériels, se trame, s'élabore dans un plan intemporel psychique que l'on peut dénommer transcendant, une transcription symbolique, non sensorielle, non mentale, non émotionnelle et pourtant reliée aux événements vécus par un être humain, qu'il les ait oubliés ou non.

Il semble que la fonction symbolique soit la base même des relations de l'être humain à lui-même en tant que tel.

Si je dis « en tant que tel », c'est que pour se savoir humain, il faut se connaître dépendant des conditions sensorielles d'abord, et se connaître libre dans nos relations symboliques, alors même que les conditionnements sensoriels nous rendent dépendants dans nos pensées et dans nos affects des perceptions sensorielles de notre corps. Le docteur Desclaux nous a parlé des déchets humains, des infirmes corporels par rapport aux représentants achevés de l'espèce humaine. A aucun moment il ne nous est possible, sans déformer les faits, d'assimiler les déchets humains à des animaux, bien que beaucoup d'entre nos malheureux frères et sœurs arriérés ou

mônstrueux, soient inférieurs en performances à l'animal le plus dénué d'intelligence. Monsieur Baudouin parlera des automates humains. Eux aussi sont devenus presque des choses, étant amputés de l'usage de leur liberté par des conditionnements sensori-psychiques, mais quoiqu'infirmités affectifs, ils restent des humains.

Chez les déchets humains, derrière un mur apparent d'absence, il semble que demeurent l'appel symbolique d'un échange avec un semblable et le pouvoir d'entendre la réponse quand elle vient d'un autre être humain. Chez les automates, derrière les actes devenus indifférents, il y a l'appel à la reconnaissance de ses semblables.



Parallèlement à sa vie corporelle et dès la gestation, l'être humain reçoit au rythme des échanges dont les apports vont constituer son être charnel la marque des processus symboliques qui accompagnent la matérialité de ces rapports interhumains. L'importance de la fonction symbolique est sans nul doute qu'elle échappe à toute délimitation dans le temps et dans l'espace.

Tout fait peut être pour l'homme un signal. De tout signal répété, l'homme peut faire un symbole. De tout symbole, l'homme peut se servir comme d'un moyen d'action sur un autre homme par le fait de l'articulation sensori-mentale mémorisée du signal accompagnant le fait originel.

Tout homme a donc, par la fonction symbolique, le moyen d'agir sur d'autres hommes, en éveillant chez les autres une résonance sensorielle réceptrice accordée à la sienne. Cette simultanéité d'émotion, éveillée dans plusieurs consciences par un signal médiateur, apporte entre elles la reconnaissance interhumaine, la fraternité d'espèce : une communion émotionnelle.

Cette expression, nouveau signal mémorisé, rappelle la communion émotionnelle éprouvée par chacun des participants de l'événement vécu, permet à chacun d'eux de réévoquer cet événement et, par l'émission de ce signal symbolique, de provoquer chez un semblable une émotion de résonance qui sera de nouveau pour lui un symbole de reconnaissance de son semblable. La viviscence par plusieurs êtres humains d'états sensori-émotifs de même intensité, de même qualité et de même expressivité, apporte à tous le sentiment de conformité d'espèce lié à celui de validité émotionnelle de son expression qui est hiérarchisée par la puissance de la sensation d'exaltation vitale éprouvée.

Pour quelques-uns, tout symbole qui n'éveille aucune résonance chez un autre, met celui-ci devant un fait nouveau auquel il réagit

selon l'éprouvé sensori-affectif qui l'accompagne. Cet éprouvé, s'il est suffisamment différencié, laisse une trace mnésique en rapport avec la sensation qu'il a éveillée. Il n'y a aucune hiérarchisation de valeur dans une première sensation sans référence. Elle est banale, plus ou moins consciente et ressentie comme neutre, ni bonne, ni mauvaise, si elle a permis ou accompagné de bons échanges vitaux. Pour qu'elle prenne une place hiérarchique valorisée, il faut qu'il y ait reviviscence d'une sensation antérieurement éprouvée et reliée à une relation reconnue comme inter-humaine et semblable.

La fonction symbolique implique donc la notion de similitude reconnue, donc la notion de sensation autonome ; elle implique la notion du déjà vécu, c'est-à-dire du temps. L'utilisation volontaire de la fonction symbolique implique la discrimination de l'autrui et de soi-même, c'est-à-dire la notion d'espace et de corps propre dans cet espace avec la notion du médiateur commun (mimique, son, signal) intermédiaire entre deux corps propres et valorisée semblablement par les deux êtres vivants. L'utilisation de la fonction symbolique implique donc la notion de perdurabilité de la séparation des corps par delà la résonance sensori-affective, fonction commune qui les a momentanément remis dans l'espace ; elle implique l'épreuve surmontée de la séparation.

Tout ce qui émane de l'homme est affirmation de son existence. Tout ce que ressent l'homme, agréable, indifférent ou désagréable, est confirmation de son existence.

Tout ce que ressent l'homme, mais qu'il ignore être ressenti par un semblable, lui reste inutilisable comme expérience vécue parce que non intégré dans le temps et dans l'espace.

Tout ce qui émane de l'homme en tant qu'affirmation de son existence et qui, reçu par un autre n'éveille aucune similitude d'émoi ressenti, aucune résonance, ne le confirme pas dans le sentiment de son existence ; il se sent seul.

Tout ce qui émane de lui et qui, chez un autre, produit une réaction avec laquelle il ne peut pas entrer en résonance sans infirmer ou annuler l'expression qui venait d'émaner de lui, l'infirme tout entier dans le sentiment de la validité de son existence, il se désavoue ou se coupe de son moyen d'expression, il ne se connaît plus.

Il semble que très précocement la fonction symbolique existe chez l'être humain, comme la fonction de ressentir et de se souvenir. L'expression de cette fonction apparaît avec le premier langage de reconnaissance interhumaine qui est l'accord de mimique avec la mère et surtout des mimiques intentionnelles ;

il s'épanouit visiblement dans le langage verbal, c'est-à-dire vers seize ou dix-huit mois.

Mais parallèlement au langage parlé, tout peut être langage pour l'enfant et surtout les mimiques personnelles et sonores, vocales, de paisibilité ou de tension sensorielle.

Tout éprouvé, agréable ou désagréable à l'organisme physique du nourrisson, qui s'accompagne de paisibilité nerveuse de la mère, est symboliquement sécurisant.

Tout éprouvé, agréable ou désagréable à l'organisme physique du nourrisson, qui s'accompagne de tension nerveuse de la mère est signal d'insécurité.

C'est ainsi que les relations les plus étroites qui se puissent imaginer au monde, celles de la mère et de son enfant encore fœtus, sont déjà dans l'histoire d'un être humain riches d'expériences symboliques de sécurité et de danger, expériences basales des notions de vie et de mort. Il peut sembler paradoxal de parler d'expériences symboliques là où la conscience ne s'est pas encore vraiment éveillée. Pourtant, le fait que le traitement psychanalytique puisse guérir des troubles entraînés par de telles expériences dysharmoniques invite à dépasser le domaine du pur héréditaire. Peut-être faut-il rechercher l'explication de ce fait dans l'inscription profonde en l'être de la matérialité de signes symboliques, matérialité qui n'attend que l'éveil de la conscience pour apparaître, au moins confusément, dans sa valeur même de symbole. La participation totale qui existe à l'époque fœtale de son évolution entre l'enfant et sa mère, partie constituante de son existence, n'est pas seulement une dépendance organique et animale, pourrait-on dire. C'est déjà une interrelation humaine, de type symbolique. Des enfants peuvent naître, physiquement bien constituée, mais déterminés par des états d'angoisse ressentis par leur mère à répondre par la négative à toute sollicitation de la vie, c'est-à-dire des échanges constructifs avec le monde extérieur.

On fait actuellement des traitements psychanalytiques d'enfants en bas âge, traumatisés par des mères névrosées destructives ou traumatisés par l'abandon, précédé ou non de tentatives de meurtre *in utero*. Ces enfants aliénés, stuporeux, peuvent dans certains cas (en exprimant sans le savoir consciemment, en se jouant symboliquement et en revivant avec un autre être humain qui les comprend, les émois qui les ont perturbés, qui les ont mutilés), ces enfants peuvent retrouver l'intégrité de leurs processus de régulation vitaux, la santé mentale et affective.

Le vécu perturbant peut perdre sa valeur perturbante et l'inté-

grité fonctionnelle de « l'échantillon » humain peut être retrouvée par l'épreuve surmontée parce que revécue avec lui et symboliquement communiquée à lui.

Ainsi la valeur créatrice de troubles et abréactive de troubles qu'a la fonction, semble-t-elle avoir chez l'être humain une grande importance et cela dès sa création. Mais l'utilisation sociale de cette fonction, la hiérarchisation des divers effets qu'apporte son utilisation d'abord spontanée, puis orientée volontairement, fait toute l'originalité des actes spécifiquement humains.



La psychanalyse — et particulièrement la psychanalyse d'enfant — permet à celui qui la pratique un champ d'observation tout à fait nouveau et aussi une expérience humaine unique ; je vais essayer d'en apporter le témoignage. A travers les interrelations humaines, je vais vous conduire vers une vue nouvelle de l'acquisition de la liberté chez l'être humain, ou plutôt et plus exactement, de l'acquisition de l'autonomie dans le comportement des individus.

Nous assisterons à l'avènement progressif de l'autonomie ressentie par le sujet, certitude indispensable pour qu'un représentant de l'espèce humaine éprouve le sentiment de sa responsabilité. Nous serons stupéfaits de voir que cette autonomie est encore toute relative vue par l'observateur psychanalytique, alors que le sujet est ignorant de cette relativité et qu'il se croit pleinement libre. Cette responsabilité ressentie lui permet d'éprouver le sentiment de la moralité et de la hiérarchisation spécifiquement humaine de la valeur de ses actes, hiérarchie morale dans laquelle les valeurs sont déliées de leur support sensoriel, pourtant nécessaire à leur élaboration. A tous ceux qui pensent que l'étude de l'acte humain doit se centrer sur l'acte libre, les lignes qui suivent fourniront — croyons-nous — matière à réflexion.



La vie intra utérine est marquée par une participation totale de la mère et du fœtus. Il y a encore des gens pour penser que rien ne marque le fœtus, petite masse de chair non encore animée. La clinique psychanalytique infantile nous oblige à considérer ce problème tout autrement.

Le vœu des parents de contribuer volontairement ou de se refuser au mystère de la naissance d'un nouvel être humain

dans l'accomplissement charnel marque celui qui est conçu de la façon la plus profonde. Là déjà des nuances sont à apporter que la suite de l'étude justifiera. L'enfant conçu sans le don total des géniteurs l'un à l'autre (auquel le mariage donne essentiellement droit), même si l'enfant est désiré comme preuve extériorisée de leur fécondité, ou pour toute autre raison intéressée de confirmation d'eux-mêmes, cet être humain paraît marqué dans sa psychologie inconsciente d'un sceau particulier. Celui qui n'est pas aimé parce qu'il est, mais parce qu'il rapporte. L'enfant qui n'est pas désiré mais subi, du fait de la pression morale du milieu sur ses parents, croît sans joie *in utero* et pendant neuf mois ne rencontre pas, lié à ses processus vitaux, la complaisance consciente de ses parents.

Il nous est possible actuellement de discriminer chez un enfant, amené pour certains troubles névrotiques qu'il a, au plus profond de lui, subi le refus émotionnel de sa mère avant sa naissance, alors qu'il n'a subi aucune manœuvre abortive matérielle et qu'il a été accepté et aimé après sa naissance. Cela se traduit par un sentiment d'insécurité angoissante qui freine les élans dynamiques les plus basaux.

Je citerai le cas d'un garçon de six ans qui était tout à fait triste, inactif, atone à la maison, parlant à peine, comme porteur d'un deuil latent. Il n'embrassait jamais sa mère. La mère venait de prendre conscience que l'état de son fils en famille était peut-être pathologique par la constatation d'un comportement complètement différent à l'école où il venait d'entrer.

La mère n'avait pas désiré cet enfant. L'homme qu'elle fréquentait alors et qui voulait l'épouser le lui avait imposé contre son gré et l'avait obligée — par chantage, disait-elle — à garder l'enfant. Elle avait alors préféré l'épouser, en le haïssant lui et son enfant, bien décidée après la naissance à fuir en laissant le petit à son père. Elle avait vécu sa grossesse dans les larmes et la révolte contre son « victimat ». A la naissance de son fils, dit-elle, et sans qu'elle en connût la raison, son mari se transforma à ses yeux : elle en devint amoureuse et, du jour de sa maternité, elle fut la plus heureuse des épouses. Elle ne s'étonna jamais du comportement froid de l'enfant qu'elle croyait aimer d'ailleurs, jusqu'au jour où, enceinte une seconde fois le désirant, elle eut une grossesse rayonnante. Un second fils leur était né pour lequel elle se sentit des sentiments qu'elle avait toujours ignorés pour le premier. Alors qu'elle avait plaisir à embrasser le second et que le petit se laissait faire avec satisfaction, elle se rappelait que son premier bébé pleurait chaque fois qu'elle l'embrassait

et, depuis qu'il était en âge de parler, lui disait en se déroband : « Tu m'étouffes ». Cet enfant, apathique et absent des relations humaines dans le milieu familial, se montrait extrêmement précoce dans ses contacts sensoriels et intellectuels avec les choses, les animaux, les étrangers, n'étant jamais blessé par personne. Au jardin et à l'école, il menait en chef, craint et obéi, tous les enfants de son âge et même plus âgés, subjugués qu'ils étaient par son autorité, par son indifférence à tous les obstacles et sa prudence sans passion. On peut dire que dans ce cas le fœtus avait appris pour survivre à ne point avoir d'échanges affectifs avec la mère, car tout ce qui venait d'elle vers lui n'était que vœu d'étouffement. Il a survécu, grâce à la négation du besoin affectif de sécurité. Son père l'avait désiré au mépris du refus de sa femme et l'enfant s'imposait par sa présence, à six ans, dans la ligne de son père. Contents ou pas, les autres lui obéissaient. Je me rappelle le dessin de cet enfant dont la caractéristique inoubliable était d'être la réplique d'un négatif de photo : un paysage noir, avec un soleil noir, un personnage noir, aux yeux et bouche clairs. Il n'avait — paraît-il — vu de clichés photographiques.

Voici un autre cas. Pierre est un enfant désiré d'un couple uni qui a subi la dure épreuve de perdre subitement un premier fils à l'âge de deux ans. Il a été porté par sa mère qui ne désirait qu'une fille, avec la conviction magique que si le malheur voulait que ce fût un garçon, il mourrait à deux ans comme l'aîné. A huit ans, quand j'ai pris Pierre en traitement, c'était un enfant d'une instabilité extraordinaire, complètement inadaptable à tout groupe social, incapable de sourire, anxieux, haineux, dangereux tant pour lui que pour d'autres, par ses actes impulsifs, imprévisibles. Outre cela, l'enfant était attaché charnellement et agressivement à sa mère comme aurait pu l'être un petit animal sauvage. Le travail psychanalytique mit à jour des fantasmes d'inversion sexuelle ressentie, et des états pseudo-hallucinatoires de persécution castrative d'une violence inouïe. Au cours du traitement, il se mit à mimer, roulé en posture fœtale, la conversation d'un bébé dans le ventre de sa mère traduisant toutes les angoisses de mort et d'abandon liées à la condition humaine de la naissance redoutée. Ce même jour, il parla à sa mère en ces termes : « Est-ce que je suis moi ? Je croyais que j'étais le frère mort qui était revenu et qui devait remourir... Je croyais, que quand j'étais bébé, j'étais une fille avant d'être le frère revenu ». Tous ces propos étaient absolument neufs dans sa bouche, il n'en avait pas soufflé mot à la psychanalyste. « Ce jour-là seulement, me déclara la

mère qui vint, bouleversée, me dire ce qu'elle avait éprouvé, j'ai senti que je n'avais jamais fait le deuil de mon fils aîné, que je n'avais jamais pensé que Pierre avait en effet toute une vie à lui ». Ce jour-là, elle se permettait de regarder son enfant, sans le négativer dans son sexe ni dans sa vie.



Après la période de participation totale, structurante, qu'est la période fœtale, suit la période post-natale d'identification subie au climat affectif, électif de la mère ou de son substitut. Cette période tient une place aussi importante que la période fœtale dans le caractère fondamental de l'être humain, non pas directement mais par l'influence en miroir que l'enfant reçoit des états émotionnels de la mère, interférant avec ses propres expériences sensorielles digestives.

Les enfants, tout petits, sont totalement sous la dépendance de l'identification au climat de la personne qui s'occupe de la satisfaction de leurs besoins. Je cite souvent le cas de cette pouponnière où les bébés sont gardés de la naissance à seize mois. Les enfants sont confiés par groupe de six à une élève interne qui reste trois ans. De quatre mois en quatre mois, les jeunes filles prennent un autre lot de bébés. C'est devenu un jeu à la consultation du médecin, qui a lieu deux fois par semaine, d'aligner tous les bébés, côte à côte, groupe après groupe et de deviner à quelle jeune fille appartient chaque groupe. L'élève qui me racontait cela me disait qu'au bout de deux semaines de contact, les enfants « ressemblaient » à la jeune fille qui en avait la charge et qu'on ne s'y trompait pas. Il s'agissait d'un climat affectif commun à tous et qu'on reconnaissait comme émanant de la gardienne. Sa mimique fondamentale était mimée par les enfants. On reconnaissait toujours en premier les enfants d'une élève extravertie et en dernier les enfants d'une autre élève marquée de signes rétractants... Les jours qui suivaient le changement, les bébés ne ressemblaient plus à personne ; on aurait pu les attribuer à n'importe laquelle.

Cette dépendance affective de la mère est toujours vérifiable, alors même qu'elle n'est source d'aucun conflit psychologique. Je peux citer le cas de mon aîné ; il avait trois ans. Nous étions séparés de son père, c'était l'été, par une très chaude journée. Je me reposais au jardin et l'enfant jouait non loin de moi. Je n'étais pas tout à fait consciente de mes pensées qui allaient vers mon mari, travaillant dans ces désagréables conditions

d'été éprouvant, quand tout à coup Jean dit tout haut exactement ce que je pensais : « Pauvre papa. Tout seul à Paris, il fait chaud et nous, on est ici et il fait agréable ». Cet accord exact de la pensée de l'enfant à la mienne était troublant. Il s'agissait là du cas particulier d'une pensée formulée, mais l'influence globale du climat affectif de la mère est la caractéristique essentielle de la formation intellectuelle et morale de l'enfant avant deux ans. L'influence particulière des réactions maternelles à l'occasion des manifestations de ses besoins, de ses satisfactions, de ses malaises, de ses initiatives ludiques marquera l'enfant de sécurité heureuse ou d'insécurité anxieuse suivant la résonance émotionnelle qu'il aura reçue d'elle.

Voici un exemple :

Gérard a sept ans, est très bébé dans une famille de plusieurs enfants. Il reste fixé à sa mère, présente des symptômes de plus en plus nombreux de régression affective avec une intelligence normale. Il porte le même nom qu'un frère aîné décédé à sept ans, peu avant sa naissance.

D'elle-même, la mère dit qu'à quatre ans il était moins bébé que maintenant. La particularité de son prénom semblable à celui du frère décédé me fait en approfondir la raison. « Je ne pouvais pas m'y faire, dit la mère, et quand il est né, il lui ressemblait tellement que j'ai voulu l'appeler comme lui, cela me consolait un peu. Et c'est surtout depuis qu'il a quatre ans que la ressemblance devient frappante. Je ne peux me lasser de le regarder dormir, c'est plus fort que moi, on dirait son frère sur son pauvre petit lit (de mort) et je me dis « c'est pas possible, c'est pas possible » ... Je le vois mort et vivant à la fois ».

La prise de conscience de la dépersonnalisation à laquelle cette mère soumettait son fils pour nier le deuil de l'aîné permit à l'enfant de se rétablir et à la mère de s'éveiller à la réalité, de rendre son enfant à un idéal dynamique au lieu de l'aimer endormi, quasi mort, seul moment où il lui donnait l'illusion qu'elle n'avait pas souffert.

Tous les enfants, heureusement, ne sont pas soumis à des projections aussi difficiles à supporter et aussi spectaculairement mutilatrices ; si j'ai cité ces cas, c'est pour vous aider à mieux comprendre les observations moins dramatiques.

Au moins aussi importante que la période fœtale est la période des dix à douze premiers mois où la constitution première de l'être humain s'achève. Il semble actuellement que cette période post-natale ait une très large place dans ce qu'on appelait les facteurs héréditaires.

L'abandon de la mère ou de la première nourrice maternelle au cours des cinq premiers mois de la vie frappe le bébé qui en est atteint d'une infirmité psychoaffective plus ou moins importante qui peut aller depuis l'état de choc qui, quoique récupérable par un substitut maternel de choix, laissera des traces indélébiles dans les profondeurs du caractère jusqu'à l'arriération profonde et la stupidité. A nul âge de la vie, la parole « un seul être vous manque et tout est dépeuplé » n'est plus tragiquement vraie.

Tous les échanges affectifs constructifs se situent autour des expériences de satisfactions digestives. Et pourtant, la façon dont la nourriture est donnée, les gazouillis et cajoleries maternelles qui accompagnent la matérialité des satisfactions corporelles du bébé sont plus importants à son épanouissement et à sa croissance psychologique et affective que la rigueur des doses et de l'hygiène. « L'homme ne se nourrit pas seulement de pain », tout ce qu'il reçoit de sa mère avec ce pain contribue à sa nourriture ; c'est de sa mère tout entière, c'est de son âme qu'il se nourrit.

Si l'enfant est élevé par une personne anxieuse, il se développe en lui un climat d'interdits constants à la liberté des manifestations de ses besoins, de ses plaisirs, de ses gestes et de ses initiatives. S'il est doué de possibilités mentales, de par sa typologie, il peut devenir un enfant dit précoce, c'est-à-dire un enfant maniant rapidement les mots en apparence comme un adulte et cherchant à s'identifier le plus possible à des êtres achevés qui ne risquent plus rien de fâcheux, de moteur ou de sensoriel. C'est ainsi que cette précocité s'accompagne d'une composante névrotique, la dépendance motrice à l'égard de la mère, l'insécurité hors de son cercle. La mère inquiète a donné à l'enfant la conviction du danger. Il se sent coupable a priori de le risquer. Il se peut que, dans les années qui suivent, il développe une névrose obsessionnelle, c'est-à-dire que (pour se limiter dans les incitations motrices que son imagination lui donneraient et que la présence de la mère n'est plus là pour empêcher) apparaissent des symptômes, des phobies, des rites destinés à ralentir le dynamisme ou à réprimer les tentations de faire ses propres expériences. Aucun conseil ne peut alors l'influencer ; il se croit en faute à tout moment. C'est le scrupuleux. Il faut le travail psychanalytique pour récupérer les forces dynamiques bloquées.

Il peut arriver que, favorisé par une typologie caractéristique de dominance des besoins sensoriels sur les besoins affectifs, l'enfant ne puisse pas composer avec l'angoisse castratrice (inhibitrice de toute liberté spontanée) de l'éducatrice. C'est un être humain qui, pour survivre, va nier ses besoins affectifs de bonne

harmonie et d'identification avec autrui. Il peut alors développer un caractère dur, opposant, destructif, révolté, que la grossièreté, la cruauté, la malpropreté agressive traduiront. Si ce comportement pervers est sous-tendu par une intention revendicatrice à l'égard de l'entourage éducatif, cet être emmuré est soignable, mais si ce même comportement ne vise plus à atteindre personne, c'est devenu un être qui ne se sait plus humain, qui n'a plus de semblables. Certains comportements masochiques ou pervers prennent leurs racines dans des rapports interhumains entre mères ou éducatrices inactives et trop exigeantes et des enfants trop richement doués sensoriellement.

Dès douze mois et jusqu'à trois ans, on reconnaît l'enfant qui est élevé par une mère ou une éducatrice libérale et non anxieuse. Il est toujours en mouvement, occupé, absorbé dans ce qu'il fait, bruyant et bavardant pour lui-même ; sa mimique est variée, il ne s'ennuie jamais. Cet enfant laissé libre trotte, grimpe, fait des culbutes, des acrobaties qui le passionnent. Il aime en tout conformer ses actes à ce qu'il voit l'adulte faire.

La tempérance alimentaire lui vient d'elle-même sans aucun conflit, ainsi que la continence excrémentielle, à son heure, c'est-à-dire de vingt-cinq à trente mois au plus tard. (Sait-on que, dans les sociétés où l'enfant n'est pas dressé à la propreté, jamais il n'est sale au delà de trente mois et qu'il est toujours d'un abord gai et confiant?) Les soins corporels de propreté dont l'enfant a besoin jusqu'à cette propreté spontanée, s'ils sont donnés avec bonté secourable et patiente, indépendamment de tout appel à des sentiments de honte ou d'amour-propre déplacé, laisseraient les relations adulte-enfant être des relations interhumaines, sereines et d'intercompréhension de deux semblables, l'un grand, l'autre petit d'égale valeur, mais dont le petit est dans une condition infantile d'impuissance respectable.

Ainsi élevés dans le premier âge, nos enfants n'auraient rien qui les entraverait dans leur développement moral car ils éviteraient ces culpabilités troubles reliées à la condition de l'humaine faiblesse dans sa condition sexuée.

La nécessité pour le jeune enfant de recevoir cet amour maternel indulgent et sécurisant à l'époque du dénuement de tout pouvoir provoque dans la grande enfance, chez celui qui en a été frustré, des comportements compensateurs (rapteurs, voleurs, dissimulateurs). C'est le type « d'amour » de leur mère qui les a rendus défectueux. Là encore, il n'est pas d'appel à la morale qui puisse changer vraiment en profondeur ces consciences perverses si tôt, paranoïaques ou autres. Celui qui avant trois ans a reçu de

sa mère la conviction qu'elle était toujours satisfaite de lui, s'est senti aimable et valeureux par lui-même, indépendamment de ce qu'il prenait (mangeait) ou faisait (excrémentait). Celui-là ne se trouvera jamais dans le dénuement dépressif, anxieux que connaît l'aimé sous condition. Celui-là ne connaîtra jamais, à l'âge des épreuves sociales, le désespoir revendicateur ou vaincu d'avance des mal-aimés de la petite enfance. L'enfant aimé, assisté par sa mère dans ses premières acquisitions d'autonomie de comportement, laissé libre par elle de toutes les manifestations de son activité qui ne lui sont pas nuisibles, non blâmé pour ses initiatives et ses curiosités, aidé à supporter les épreuves de la réalité sans les lui faire prendre pour des punitions — cet enfant atteint vers trois ans l'autonomie complète au point de vue digestif et moteur. Mais la dernière étape avant l'acquisition et la maîtrise de cette autonomie, c'est la période du « non », période de l'opposition caractérielle. Refus d'accéder à un désir de l'adulte, ou refus d'imiter ce que précédemment il n'avait jamais pensé à refuser.



Les jeux d'opposition à lui-même, refus sporadique de manger, jeu de retenir ses excréments, ont précédé de plusieurs mois et, s'ils ont été respectés par l'adulte sans aucune intervention de chantage, de gronderies ou de forçage, ils auront donné à l'enfant le premier savoir de maîtrise de son corps et de ses limites dans ses besoins internes, comme les jeux acrobatiques spontanés lui donnent le début de la maîtrise du monde extérieur et la notion de ses limitations de force et d'adresse corporelles.

Il se sent le sujet actif et parle de lui-même à la troisième personne, mais ce sujet est encore tout à fait assujéti à l'imitation des adultes. Et on peut se demander si la phase d'opposition n'est pas en grande partie une imitation des adultes, s'opposant à la volonté de cette petite troisième personne et, de ce fait, une attitude ressentie par l'enfant tout aussi positive que l'attitude d'acquiescement à la volonté de l'adulte.

Cette période du « non » et de la soi-disant désobéissance de l'enfant d'avant trois ans est des plus importantes pour le développement de la personnalité. L'attitude oppositionnelle est surtout verbale et on étonne beaucoup les mamans en leur disant que, lorsque l'enfant dit « non », c'est fréquemment qu'il voudrait faire « oui », et qu'elles empêchent un processus d'adaptation en se fâchant de ce « non » ou en discutant avec l'enfant.

Si cette phase est respectée et ressentie par la mère comme

l'avènement d'une étape d'autonomie, elle passe rapidement, suivie d'une période constructrice verbale et coopérative avec la mère et les autres enfants. Le « je » apparaît alors dans le langage.

C'est par l'opposition à l'autre — et l'autre est d'abord la mère — que l'enfant prend conscience de sa dépendance et de sa façon de s'en libérer ; il prend, par ses expériences où le « non » l'amène à s'ennuyer ou à se sentir frustré par lui-même, la mesure où il ne peut pas se soustraire à cette dépendance sans en souffrir. Tant que l'enfant ne savait pas dire non, il n'avait jamais dit oui, tant qu'il ne savait pas faire « non » devant un ordre de l'adulte, il ne savait pas faire « oui » ; il subissait l'identification à l'adulte ou toute incitation instinctuelle qui demandait à se satisfaire ; il n'avait encore rien maîtrisé. A partir du moment où l'enfant peut affirmer qu'il ne veut pas aller dans telle direction, agir dans tel sens, manger de tel plat, satisfaire tel besoin, faire amitié avec telle personne, il devient conscient d'une source cohésive de ses émois, source stable, indépendante de la présence ou de la non présence de la mère. C'est à partir de là que peut se construire l'idée de sa personne dont le « je » dans le langage devient le symbole.

Je me rappelle avec amusement un de mes enfants, vers vingt mois, qui commençait à son réveil chaque matin la litanie des personnes à qui il ne dirait pas bonjour. « A pas dit bonjour un tel... A pas dit bonjour un tel », avec une personne élective à laquelle la litanie aboutissait « A dit bonjour une telle ». Et, en effet, chaque fois qu'il voyait une de ces personnes, il lui déclarait « A pas dit bonjour ». Si par mégarde il se trompait et qu'il disait « Bonjour une telle », il était alors furieux contre lui-même, et il fallait l'assurer qu'il n'avait pas dit bonjour pour qu'il retrouve sa sérénité.

Je me rappelle à ce même âge — environ vingt mois — un autre de mes enfants qui passa une période de deux semaines environ à s'arrêter sans plus vouloir avancer dans la rue, où qu'il fût, bloqué et même assis par terre. C'était arrivé la première fois avec une promeneuse en compagnie de laquelle il était parti fort joyeusement. Le récit de ces séances d'arrêt suivi de conflit et de scène m'en fut fait au retour. L'enfant en quelques sorties était devenu insupportable et cet état de tension continuait à la maison. Il m'est difficile de dire exactement ce qui s'était passé, mais je pense que les arrêts spontanés de l'enfant devant le moindre objet attirant son attention — arrêts nécessaires aux enfants comme aux vieillards — n'avaient pas dû être respectés par cette promeneuse et que son rythme en avait été contrarié. Quoi

qu'il en soit, l'attitude de l'adulte ressentie opposante, arrivant à la période même de la phase d'opposition créatrice spontanée de l'enfant, avait rendu le petit encore plus déterminé dans ses oppositions.

Je décidai donc de sortir avec lui et, en effet, ce qui n'était jamais arrivé auparavant se passa comme l'avait décrit la promeneuse. Mon garçon s'arrêta, s'assit par terre en disant : « il veut plus marcher ». Au lieu de me fâcher, je répondis : « Maman attendra qu'il veuille » et je me mis à regarder une vitrine. Dix minutes se passèrent, après quoi, joyeusement (pas une minute il n'avait d'ailleurs présenté une mimique négative), il courut vers moi et la promenade reprit. Une seconde tentative de refus se manifesta dans cette même promenade. Offensive d'opposition nette celle-là et négative de caractère, que je mis en rapport avec la vue d'un infirme qui passait en boitant avec des béquilles. Vision qui avait sans doute, par le malaise éprouvé, rendu l'enfant négatif et fâché contre tous les adultes et toute adaptation sociale. « Il veut pas marcher » et comme j'essayais de l'encourager, un caprice s'amorça, selon le schéma des dernières sorties avec la promeneuse : il se roula à dessein par terre, dans l'humidité et la boue. Je ne me fâchai pas et le laissant crier, j'attendis à quelques pas de là. L'enfant regardait constamment de mon côté, mais si je faisais mine de le regarder, il recommençait le caprice. Je patientai donc sans le regarder et, montre en main, il y en eut encore pour un quart d'heure. Quand, tout à coup, joyeux et courant il revint vers moi, je ne dis mot. Au retour, il alla raconter à son père tout l'incident en disant : « Il voulait plus marcher, il se roulait par terre, il était bête alors il était bien ennuyé, et pis après il a voulu et c'était fini ». En effet, ce caprice de promenade — le plus éprouvant pour la patience de la grande personne — fut le dernier de sa vie. A quelque temps de là, l'enfant se remémora la promeneuse qu'il relia immédiatement à ses caprices, en disant d'elle : « Quand il voulait pas marcher, elle se fâchait et elle disait (il imitait le ton plaintif de la promeneuse) : « Titi, pas de tapice ». « C'était drôle ». — « Pourquoi ne voulait-il pas marcher ? » — « Je sais pas, titi avait plus de jambes et après il avait encore des jambes ». L'enfant avait à peine deux ans. Mais on voit dans ce cas l'ébauche d'une attitude névrotisante de l'adulte, venant fausser caractériellement un enfant en période d'opposition gestuelle sporadique.

Je me rappelle un enfant de trois ans qu'on avait amené à ma consultation parce que la vie à la maison était devenue impossible par le fait de son emmurement dans une attitude d'opposition.

Paul amené par ruse chez moi était figé au milieu du salon d'attente, refusant de s'asseoir, d'avancer ou de reculer, et sa mère n'en obtenait quelque chose que par des coups de force ou des chantages à l'abandon qui le terrorisaient en le rendant plus négatif encore contre lui-même du fait de se sentir obligé de céder. La situation semblait grave. Plus personne ne voulait s'occuper de l'enfant. La mère y consacrait des journées toujours tendues et, avec cela, Paul avait le visage d'un enfant malheureux. « Il ne voudra pas ni vous voir, ni vous suivre, ni vous parler. Vous aurez un mur ! » me dit la mère.

J'entre au salon après avoir pour cet entretien laissé l'enfant libre de nous suivre, ce qu'il n'avait pas fait. En effet, tel une statue, il était resté figé à la place où nous l'avions laissé. Je demande à la mère de revenir au salon et je m'adresse à Paul : « Bonjour, Paul » — « Non, Paul ne veut pas dire bonjour ». Je lui prends la main qu'il me laisse dans la main. — « Viens avec moi parler des choses qui font que ça ne va pas à la maison. » — « Non ». — Paul semble rivé au sol. — « Tes jambes ne veulent pas venir, elles veulent pas que Paul parle avec la dame, les drôles de jambes, c'est des coquines », dis-je en riant. Et le sentant encore obligé à un statisme obsédant, je lui dis : « C'est pas drôle pour le Paul qui veut bouger, que l'autre Paul l'empêche ». A ce moment, je sens le corps de l'enfant s'alléger, se déraïdir : « Alors, est-ce que tu peux venir maintenant ? » — « Non » — « Alors, je vais t'aider », et je lui prends la main. L'enfant suit tout étonné lui-même, tandis que je lui dis : « Non, il ne veut pas venir parce qu'il y a deux Paul. Un dit « non, je ne veux pas voir la dame » et l'autre dit « non, mes jambes peuvent pas marcher ». Nous sommes dans mon bureau. « On va ôter le manteau » — « Non » — Même jeu — « Non on va pas ôter le manteau » tout en l'y préparant. S'il gêne pour jouer au dessin, on l'ôtera. Je l'amène à la table : « Non ». — « Paul ne veut pas dessiner, mais la main de Paul a si envie », et je lui fais amorcer un dessin avec sa main dans la mienne, il le continue avec joie. « On ôte le manteau, on fait du modelage ? » — Même « non », a priori, suivi immédiatement du « oui » en fait, après que le geste de pétrissage a été amorcé avec l'aide de la main de l'adulte.

L'enfant heureux me regardait d'un air enfin délivré et s'activait sans parler. La maman était ébahie de ce véritable déblocage de frein car cela durait depuis trois mois. Je donnai à la mère les conseils de ne pas croire aux « non » et d'aider l'enfant pris dans un cercle vicieux dont il ne pouvait pas sortir seul, mais de ne le faire que pour des choses absolument nécessaires et qu'elle

savait devoir être agréables à l'enfant. Et je dis en partant à Paul : « Tu pourras continuer à dire non toujours avec la bouche, et quand ça te fera plaisir ou que tu auras besoin, même quand la bouche dira non, les pieds et les mains feront oui. Mais si c'est des choses qui ennuiet et qui servent à rien, alors il faut dire non et faire non. Maman comprendra et t'aidera ».

Dans ce cas particulier, le statisme de l'enfant s'était développé par réaction à une mère qui traitait un enfant intelligent comme un objet. Elle l'eût voulu parasite, obéissant passivement. Plus elle s'était montrée autoritaire, plus à ses trois ans son fils devait vivre une phase oppositionnelle, par le jeu même de l'identification à l'adulte. Il y a en pareil cas une quinzaine de jours un peu difficiles. Ce n'est pas commode dans une journée où la mère a fort à faire. Mais si l'on sait que la personnalité libre et coopératrice se construit à ce prix, la patience et la compréhension ne sont-elles pas plus faciles ? Avant trois ans, l'enfant — qu'il soit fille ou garçon — ne sait encore pas l'exclusive qui le frappe. La puissante personne maternelle a marqué ses rêves d'identification. Tout enfant imagine les autres, y compris les adultes, semblables à lui-même. Tout enfant veut devenir semblable à maman, « faire comme maman ». Cette identification désirée l'amène à l'autonomie digestive et motrice, à l'apprentissage du langage et des habitudes en usage dans son milieu familial. Cette identification teintée d'une opposition verbale plus que gestuelle, est au service de la maîtrise des incitations. La vie en vase clos avec la mère est exceptionnelle, aussi l'enfant centré sur la toute-puissante image maternelle (parfois très frêlement représentée) entre en contact, — pour faire comme elle — avec le père, les frères, les sœurs, la société.



Avec trois ans, la notion précise des papas distincts des mamans, des filles distinctes des garçons s'est faite et il sait qu'il est garçon ou fille, sans savoir encore de quoi est faite l'essentielle différence. Il est spontanément fier d'être ce qu'il est, à moins de spéciales réactions névropathiques venant de sa mère. C'est à partir de trois ans seulement que l'enfant est capable de remarquer la différenciation sexuelle de la région génitale. Jusque-là, la vue de la nudité d'un bébé de l'autre sexe n'éveille en lui aucune comparaison : il le voit tel qu'il se ressent.

Si le milieu familial est vivant et surtout si la mère n'a pas de restrictions névropathiques personnelles vis-à-vis de sa propre condition sexuelle, les remarques de l'enfant de trois ans touchant

sa curiosité sur les différences sexuelles entre filles et garçons pourront s'exprimer librement.

Cette découverte prendra une haute valeur éducatrice si la mère aide immédiatement son enfant à exprimer toutes ses suppositions dont la plupart touchent à l'angoisse de la castration primitive ou de la favorisation préférentielle des garçons pour leur maman. La notion donnée par l'adulte de la conformité du corps des filles à celui de leur mère et de toutes les femmes et du corps du garçon à celui de leur père et de tous les hommes situe socialement l'enfant dans une direction que, spontanément, il prenait dans une famille saine. L'étape décrite sous le nom de complexe d'Œdipe commence avec cette découverte et celle de ses conséquences.

Dès ce moment, la dépendance morale va être double : dépendance d'identification à l'égard du parent du même sexe que l'enfant ; dépendance de complaisance vis-à-vis du parent du sexe opposé.

Enfin, inscrit dans ce jeu instinctuel, l'inéluclabilité d'entrer en rivalité amoureuse avec le parent du même sexe que soi, celui-là même auquel on veut devenir semblable.

Pour les filles apparaît un attachement pour les poupées qui nous semble de plus en plus objet symbolique de la puissance maternelle féminine.

Pour les garçons apparaît le goût prédominant des armes, objets symboliques de la puissance phallique.

Chez tous deux apparaît le jeu du couple, centré autour des berceaux de poupée.

Cette période de coopération familiale et d'apprentissage scolaire doit être centré par l'amour du personnage parental de sexe complémentaire et les conflits internes vis-à-vis de l'image de l'autre. Lorsqu'un des deux pôles manque à l'être humain, il ne peut jamais se libérer pleinement de ses instincts en les assumant, parce qu'il n'a pas les moyens ni de se construire sexué consciemment, ni de se sentir à l'aise dans la société mixte, à l'aise, c'est-à-dire capable d'échanges, sans le sentiment de l'imminence du danger d'attraction ou du sentiment d'infériorité paralysant.

En effet, filles comme garçons sont soumis dès l'âge de trois ans et jusqu'à sept ou huit ans (âge où la sexualité subit une phase d'éclipse jusqu'à la puberté), à des sensations précises et émouvantes dans la région génitale. L'attitude parentale — et surtout celle de la mère pour le fils et du père pour la fille — qui tend à réprimer comme si elle était coupable la découverte innocente et spontanée

de ces émois naturels, peut pour la vie entière entraver le développement de la sexualité des enfants. Les menaces et descriptions castratrices sont hautement destructrices, car elles tombent sur un terrain sensible et sans défense. Entendons-nous. Il ne s'agit évidemment pas de provoquer chez l'enfant les émois en question, ni de laisser l'enfant les rechercher. Il s'agit de l'amener à intégrer harmonieusement l'élément fondamental qu'il découvre en sa nature, c'est-à-dire de lui apprendre à articuler cette force vive aux lois de développement, dont il porte en lui-même l'exigence. Laisser sans secours positif l'être humain aux prises avec une question si vitale, c'est risquer de lui faire perdre confiance en lui-même et dans la bonté radicale de sa nature, pour longtemps et parfois pour toujours. Le lien secret de ces émois avec l'amour électif qu'il éprouve pour la personne œdipienne — ou son substitut, un oncle ou une tante ou un personnage tout proche du personnage œdipien, fait que tout ce qui atteint l'image de cet être élu, touche aux forces vives de l'enfant, et tout ce qui dévalorise ces émois, la plupart du temps gardés secrets, donne à ce personnage œdipien un masque de laideur maléfique.



Vers sept ans, arrive l'âge de la résolution du complexe d'Œdipe, c'est-à-dire du renoncement à l'objet œdipien en tant qu'objet sexuel charnellement désiré, et la mise des parents sur un plan particulier, exempt du jeu sexuel. L'amour pour eux décharnalisés devient tendresse.

Cependant, pour que ce travail d'évolution puisse se faire de façon vraiment éducatrice, formatrice et qu'à la puberté le problème des coquetteries de fille à père et de rivalité d'instincts avec la mère ne se réveille pas — et que pour le fils les éclats de volonté dominatrice vis-à-vis de la mère et de révolte vis-à-vis du père ne se réveillent pas, traduisant un complexe d'Œdipe encore non résolu, il faut que le renoncement sensuel de l'enfant se soit fait sur un terrain clair. Il serait souhaitable qu'il ne demeurât plus aucun doute pour les enfants des deux sexes après l'âge de sept ans sur le double fait de la complémentarité des sexes, et du caractère axial de cette complémentarité pour la vie sociale. Si l'éducatrice a laissé progressivement les yeux de l'enfant s'ouvrir sur le livre de la nature, ce double fait apparaîtra comme une intégration normale dans les grandes lois de la vie. Le caractère futur de la maturité requise pour une telle intégration prendra du coup son sens. En renonçant à l'affection sensuelle pour la personne parentale complémentaire, l'enfant saisira que

cet instinct dont la satisfaction apporte du plaisir est valable et que, devenu lui-même adulte, il connaîtra les joies légitimes de la vie de couple avec le conjoint de son choix. L'exigence du renoncement dont est lourd le complexe d'Œdipe ne se présentera plus ainsi sous sa face purement négative et traumatisante, mais sous son aspect d'intégration dans un tout, assuré de promesse d'épanouissement.

Combien de parents infantiliseront leurs enfants en ne leur donnant pas la clef de leurs émois préfiguratifs de la vie d'adulte, ou en les terrorisant d'avance sur les dangers de cette vie ultérieure pour eux désirable et rêvée encore à travers le personnage magique du père ou de la mère.



Si, pour les filles, l'époque du complexe d'Œdipe peut être très étendue, et si des filles mal construites émotionnellement et mal conscientes de leurs émois physiques peuvent néanmoins s'intégrer à la société mixte, avec plus ou moins de troubles névrotiques, il faut le dire, les garçons, eux, ne peuvent pas passer l'âge de neuf ans sans renoncer à l'amour sensuel pour leur mère. La continuation d'émois physiques pour sa personne provoquerait en effet des troubles profonds du caractère incompatibles avec la continuation de l'adaptation sociale. Cela ne veut pas dire que tous les garçons résolvent le complexe d'Œdipe de façon favorable, c'est-à-dire en sauvant l'avenir de leur sexualité, en ne renonçant qu'à la mère et non à la sexualité. Mais le garçon s'il continue à conserver sa mère, seule image exclusive au centre de son affection, sans qu'une image paternelle lui soit unie dans une même tendresse, et si le coude à coude avec des garçons ne lui semble pas plus important que le besoin des câlineries maternelles il ne peut pas, avec la puberté, développer une saine sexualité.

C'est de cette période de huit à dix ans que dépendra en grande partie sa liberté de choix et de maîtrise sexuelle à quinze ans.

Nous ne dirons jamais trop que la phase de six à huit ans est capitale pour la formation sexuelle et sociale du garçon. Il ne peut libérer ses forces d'adaptation sociale qu'en renonçant à l'objet maternel en tant qu'objet de conquête masculine et en renonçant à la rivalité frondeuse vis-à-vis du père ou de son substitut. Des troubles du caractère passagers, des cauchemars anxieux de castration imaginaire toujours indépendante de toute menace réelle marquent l'apogée du complexe d'Œdipe au moment de sa résolution, c'est-à-dire du renoncement définitif à jouer

un rôle que la virilité non évoluée ne peut assumer génitalement, d'une façon qui satisferait une femme adulte.

Échec bientôt compensé par un épanouissement des facultés d'adaptation sociale et de fraternité humaine avec les apprentis-hommes. A cet âge seulement, âge de raison classique qui survient avec le deuil des rêves infantiles, l'être humain est capable d'accéder au sens de la responsabilité de ses actes.

Cependant, bien qu'il en soit capable en principe, n'oublions pas qu'il vient de naître à la conscience de lui-même, en perdant le rêve de son triomphe sur le parent rival et que ce parent — sortant vainqueur — lui paraît facilement inaccessible. Il se sent faible et a besoin, outre de la fraternité d'un groupe humain d'enfants de son âge pour ne pas se sentir perdu, de la direction paternelle car il est influençable par toute valorisation sociale. C'est elle qui, momentanément, va lui permettre de se retrouver parmi ses semblables, de se construire citoyen honnête dans la légalité, s'il n'a pas trop de sentiments d'infériorité parmi les autres garçons, en attendant l'âge de la puberté où l'élan de la vie sexuelle renaissante lui permettra de choisir parfois une direction tout indépendante de celle valorisée par son groupe et cela, en accord avec ses dons naturels et leurs aspirations impérieuses.



Pendant la période de latence — cette période dite d'homosexualité inconsciemment latente, — à cause du rôle dominant des admirations amoureuses pour des plus grands ou des professeurs, indépendamment de leur situation civile (mariés ou non) pourvu qu'ils s'intéressent à eux, — le jeune garçon et la jeune fille ont besoin d'être soutenus par l'estime de leurs parents et surtout du père.

C'est l'époque de dépendance à l'égard de l'image civilement valeureuse de l'adulte aimé et de la dominance de l'importance de l'image paternelle pour les deux sexes.

A l'âge où l'enfant a renoncé à l'amour sensuel, il l'a fait au nom de valeurs sociales hautement éducatives, mais si la personne dominante du couple parental perd sa valeur sociale, l'enfant réagit comme s'il était brisé dans sa structure même. Je me rappelle un enfant à la personnalité démolie par divers événements vécus dans la petite enfance dont un des plus éprouvants avait été la disparition du père et sans doute sa mort depuis trois ans. L'enfant s'était reconstruit autour de la personne de sa psychanalyste. Tout à coup, le travail de plus de six mois sembla démolir,

l'enfant était comme au premier jour. Il avait reperdu son adaptation intellectuelle et sociale, à son désespoir, et des angoisses insurmontables à assumer sa virilité s'exprimaient.

On apprit par la mère que le père avait reparu. Ce qu'elle n'avait pas osé dire d'abord, ce que les enfants soi-disant n'avaient pas su, c'était que le père — officier de gendarmerie sous Vichy — avait disparu parce que condamné comme tel, pour avoir épargné des gens visés par les Allemands. Plus tard, condamné à mort à la libération non plus par les Allemands mais par les Français, à cause des arrestations commandées par lui, il n'était pas revenu. Sa femme savait où il se cachait, mais les enfants ne l'avaient pas revu depuis trois ans. Effondrée du résultat de sa réapparition sur son fils, la mère vint mettre la psychanalyste au courant de la situation.

Le traitement continua et l'enfant semblait complètement rétabli quand, un beau jour, même effet effondrant consécutif à une visite du père. Que se passait-il donc ?

L'enfant semblait aimer son père. (L'image du père était bonne). La mère valorisait son mari qu'elle aimait. S'agissait-il seulement du secret à garder d'avoir vu le père ? S'agissait-il du danger que celui-ci courait, l'enfant sachant qu'une trahison pourrait le faire arrêter ? Il ne le semblait pas ; les sentiments œdipiens avaient été analysés. L'idée nous vint de parler de la certitude du père d'avoir eu raison dans ses agissements professionnels. Il ne reniait rien de son attitude de confiance préalable au gouvernement de Vichy. Ni son refus d'obéissance, suivi de sa condamnation à mort par les Allemands, ni les arrestations antérieures, qu'il avait opérées et que, depuis la libération lui reprochait le gouvernement actuel. Nous redonnions à cet enfant un père cohésif, en accord de conscience avec ses actes, mais essayant d'attendre, caché, le temps de l'apaisement des passions afin, si s'était possible, de ne pas se faire tuer. Et nous ajoutions : « Si ton père était trouvé, il subirait la peine d'être tué tout comme à la guerre. Il serait fier d'avoir fait son devoir et tu pourrais rester fier de lui ».

Cette récupération d'un père qui conserve sa conscience pour lui, malgré la condamnation double et contradictoire du monde social fut le point central de stabilisation de l'enfant. Il n'y eut plus aucune angoisse aux visites du père, et ses progrès se firent de plus en plus rapides. Nous apprimes par la mère qu'un grand frère à l'âge de bachelier qui n'arrivait pas à prendre goût à rien ni à se construire non plus au point de vue caractériel et qui ne pouvait aborder en famille le sujet de son père, se transforma

après la séance décisive du petit. Le grand avait vécu le blâme social du père à l'âge de douze ans, le petit à l'âge de quatre ans.

Cet exemple me parut un des plus typiques du rôle axial que joue l'image d'un père cohésif et valeureux sur la stabilité du caractère du garçon par rapport à son adaptation tant sexuée que sociale. Il avait été frappant que l'argument-clé qui avait redonné à l'enfant un père solide était celui-ci : Les agissements de mon père, qu'ils aient été condamnés ou exaltés par un groupe social ou par un autre, sont à ses yeux valables et il est prêt à en répondre comme un responsable qui ne se rend pas coupable, même si cette responsabilité doit entraîner la mort.



Ce n'est qu'à l'apogée de l'adolescence, vraiment vécue avec toute la diversité successive de ses exaltations contradictoires pour des héros divers, avec l'apprentissage acquis de la vie en groupe social actif, que l'être humain est capable d'assumer même le risque de la défaveur du groupe. Quant à la défaveur de son héros ou de celui qui, à ses yeux, lui ressemble, il ne peut s'en libérer qu'après avoir connu ou éprouvé un grand amour sincère et s'être senti apte à y répondre, sans que cet avènement de la sexualité s'imposant dans sa liaison avec les difficultés des réalités sociales, ait réveillé d'angoisses névrotiques. Le rôle des conditions familiales, et surtout sociales, est à cette époque très déterminant dans la réalisation ou non de cet amour valable. De l'acceptation de ces épreuves de la réalité, sans réaction de frustration à type névrotique, naît un être humain, adulte et libre, dont les décisions sauront n'être dépendantes que de lui-même et de son sens personnel des responsabilités.

La maturité chez l'homme comme chez la femme appelle le besoin de fécondité avec l'objet sexuel, choisi librement et cette nouvelle incitation ramène souvent avec elle le cortège des identifications parentales et ses dangers de régression.

Dans l'espace comme dans le temps, l'être humain n'est jamais absolument autonome pour l'observateur psychologue, et il n'est jamais non plus complètement déterminé.



Au terme de cette étude, se dessinent quelques conclusions. Celui qui n'a pas résolu le complexe d'Œdipe en conservant de la tendresse pour les auteurs de ses jours, par delà les difficultés

rencontrées dans le milieu familial, est incapable d'élever des enfants sans projeter sur eux sa propre situation œdipienne non résolue.

Toute étape du développement affectif doit être saisie dans sa valeur positive et être acceptée comme telle, sans, pour autant, requérir dans tous les cas, ni le fait, ni le désir de l'expérience concrète.

Tant qu'un être humain n'a pas résolu une épreuve, il redoutera l'écueil de cette épreuve pour un autre auquel il servirait éventuellement de guide, car un guide doit posséder, inscrit dans son être propre, la solution du problème que l'autre doit résoudre à sa façon.

L'interdépendance d'identification, qui est au début de la vie humaine la formatrice de l'enfant, peut à partir de l'adolescence en être la déformatrice, car elle est plus alors recherche de sécurité régressivante que vraiment éducative. L'adulte non libéré du complexe d'Œdipe appréhende la solitude relative de cœur que doit entraîner la résolution de ce complexe, et la ressent comme un malaise de culpabilité. La libération ne peut plus dès lors se réaliser que si le sujet prend conscience de l'impossibilité d'une solution par des voies semblables à celles qui eussent été normales dans l'enfance et simultanément du caractère normal de la solitude qu'il doit affronter.

C'est le mérite de la Psychanalyse d'avoir découvert que les relations de dépendance infantile, non surmontées dans l'enfance, cherchent à se reformer sur des objets dits de transfert, autres personnes parées pour l'occasion de la plus value parentale. C'est alors qu'interviennent au maximum les relations de transfert internévrotiques dans les groupes humains, car ce qui n'a pas été résolu dans l'enfance exige d'être satisfait et veut un certain temps rejouer le conflit, en le résolvant à peu de frais. Ainsi, pour des filles, des fixations de transfert œdipien à des hommes choisis à l'image d'un père idéal, dont elles ne doivent évidemment obtenir qu'échec amoureux ou infécondité. La résolution du complexe d'Œdipe non faite les obligera à régresser aux étapes antérieures de dépendance totale. De telles femmes-enfants exercent une influence néfaste sur la formation réactionnelle de leur descendance ou des enfants qu'elles côtoient.

C'est encore un mérite de la Psychanalyse d'avoir montré que l'être humain pouvait vivre symboliquement des étapes manquées de son développement dans une relation de transfert imaginaire mais contrôlée. Cette relation affective devient riche émotionnellement des épreuves éducatives qu'elle permet de revivre et,

de ce fait, permet au sujet d'atteindre à l'autonomie d'un comportement jusque-là déterminé par la répétition de l'échec qui avait stoppé son évolution dans ses premières identifications familiales.

Si la Psychanalyse libère ainsi des adultes jeunes de troubles psychologiques d'infantilisme affectif, son grand terrain de travail est de plus en plus l'étude et la découverte des facteurs spontanés et provoqués de névrose dans l'enfance. Le champ des recherches des interrelations de dépendance interhumaine est par elle largement ouvert.

Paris

D<sup>r</sup> FRANÇOISE DOLTO

## LA MORALE EST-ELLE INSCRITE DANS NOTRE PSYCHISME?

A lire les ouvrages ou à parcourir les compte-rendus des congrès où s'épanouit librement la psychologie contemporaine, non seulement telle qu'elle est mais telle qu'elle envisage de devenir, on se demande ce que la vieille morale peut bien encore y faire. La caractéristique la plus nette de toutes ces psychologies, en tant que s'occupant du comportement humain, c'est de ne pas posséder une image de l'homme à quoi il convient de se conformer. C'est surtout nettement visible lorsqu'il s'agit des psychologies d'allure thérapeutique, pour lesquelles, fréquemment, des perturbations survenant dans l'équilibre d'un homme sont à mettre sur le compte d'un mauvais effort d'adaptation, c'est-à-dire le plus souvent sur le compte d'un effort pour se conformer à un certain idéal moral, a priori considéré comme néfaste. La thérapeutique consiste alors, et d'ordinaire elle ne dépasse pas ce stade, à démontrer au sujet que son idéal moral est illusoire et que l'effort accompli pour s'y conformer n'est d'ailleurs que l'expression d'anomalies profondes, de complexes qu'il s'agit de dénouer ou de résoudre. Toutes ces thérapeutiques s'ouvrent sur le vide, proposent une libération et solutionnent un problème présent, sans s'adapter à une quelconque échéance. Il est fort difficile de démontrer que la thérapeutique du type psychanalytique ne s'ouvre que sur un univers négatif et cela parce que les psychanalystes sont souvent des hommes fort cultivés eux-mêmes au service d'un certain idéal, et sont au moins subordonnés à une Vérité. Mais dans l'ordre pratique, lorsqu'on est amené à recevoir les confidences de psychanalysés, on se rend bien compte que cette thérapeutique ne vise qu'au symptôme immédiat. Je sais bien que c'est souvent le cas en médecine ; mais en psychologie la chose est d'autant plus sérieuse que la technique utilisée contre ce symptôme est une thérapeutique qui, au-delà de l'homme du moment, vise aussi l'homme du lendemain, lui modifie son échelle de valeurs, la lui supprime parfois sinon souvent et, à travers le malade d'un moment, atteint l'avenir, sans savoir où cet avenir ainsi modifié conduira l'individu.

Très souvent lorsqu'on se trouve devant tel malade qui se dit